

CRITIQUE

Arte 20h45. «Photographe sous Staline» de Marc Henri Wajnberg. Khaldei, signature anonyme

Par Ange-Dominique BOUZET(<https://www.liberation.fr/auteur/3072-ange-dominique-bouzet>) — 18 juin 1997 à 04:30

Un ciel de nuées et, perchés au bord de la corniche monumentale du toit du Reichstag, trois soldats soviétiques déployant le drapeau rouge au dessus des décombres de la ville en flammes... Cette photo de la chute de Berlin, symbole même de la fin de la guerre, a fait le tour du monde. C'est la carte de visite dont son auteur, Evgueni Khaldei, est le plus fier. Agé de 25 ans à l'époque, ce photographe de l'agence Tass a réalisé, dans les pas de l'armée rouge, quelques unes des plus saisissantes images du deuxième conflit mondial. Inconnu de l'Occident (qui diffusait ses clichés en ignorant sa signature) Khaldei est sorti de l'anonymat avec la chute du mur: célébré il y a deux ans au festival de photo-journalisme de Perpignan, ce (désormais) vieux monsieur, reçoit aujourd'hui l'hommage d'Arte, par le biais d'un bio-documentaire de Marc Henri Wajnberg: «Photographe sous Staline».

Première balle. Khaldei est né avec la Révolution, mais sous le signe de la violence antisémite. «En 1917, en Ukraine, il y avait encore des pogroms» dit-il, avant de raconter comment les Cent noirs ont envahi sa maison et massacré une partie de sa famille. Il a un an et est frappé par sa première balle dans les bras de sa mère, qui, elle, n'en réchappera pas...

A treize ans, il travaille dans un dépôt de locomotives pour gagner sa vie et se confectionne un appareil photo en carton avec un verre de lunette de sa grand-mère comme objectif. A dix-neuf ans, il entre à l'agence Tass. A vingt quatre, il prend la première photo de la guerre: arrêtés sous les hauts-parleurs de l'immeuble de la radio à Moscou, des passants écoutant Staline, le 22 juin 1942...

Trucage. Iconographie officielle, propagande, mise en scène, censure. Khaldei raconte la photo du Reichstag: le drapeau emporté de Moscou, la recherche du bon angle sur le toit et la réaction furieuse du rédacteur en chef de Tass devant le résultat final. «Le soldat de droite a une montre à chaque poignet!». Pour qu'on ne puisse accuser les combattants de l'armée rouge d'être des pillards, Khaldei gratte la montre excédentaire sur le négatif. «La photo est tout de suite devenue l'image officielle de l'événement,» sourit-il. Elle «fait» la page de garde de l'hebdomadaire Ogoniok (le Paris-Match soviétique) le 13 mai 1945, avant d'entamer une carrière internationale qui se poursuit encore.

Tabous. Khaldei, lui, suit les événements de l'immédiat après guerre en Europe et le procès de Nuremberg. Sans doute, en tant que correspondant de l'agence Tass, a-t-il dû concéder des arrangements au régime. Wajnberg compulse les actualités d'époque pour ressusciter l'ambiance des défilés et des cérémonies staliniennes (nous restituant au passage la silhouette du jeune Khaldei au milieu des autres photographes de la conférence de Potsdam), sans trop gratter. Il lève un autre tabou: celui de la reprise, à partir de 1948, des persécutions antisémites. Le passeport de Khaldei est tamponné du «maudit point 5: le sceau de Cain». Les larmes aux yeux, il confesse comment, par peur, il a de ses propres mains détruit les photos de ses amis, Zouskine, Perets Markich, les comédiens du théâtre juif de Mikhöles (dont Wajnberg a retrouvé une bande filmée)...

Taxé de cosmopolitisme, lui-même est licencié de Tass. Ni ses états de services, ni la lettre de recours qu'il adresse au comité central n'y feront rien. Il est interdit de travail dans la presse à la demande du KGB, comme l'établit son dossier, conservé dans les archives du parti et dont Guenanady Kastyrchenko révèle pour l'occasion quelques pages significatives devant la caméra. Lev Bezymensky («professeur à l'académie militaire de Moscou») vient certifier, aujourd'hui, «en tant qu'historien», que seule la mort de Staline a stoppé «le plan de déportation massive de la population juive du centre de Russie» alors élaboré au Kremlin.

Khaldei refait surface à la Pravda en 1957. Il peut à nouveau photographier des «grands» sujets et continue à éviter les images «d'ivrognes, ou de queues devant les boulangeries: Pour moi, ce n'étaient que des épisodes passagers...». En 1972, il est viré, définitivement, par un «directeur notoirement antisémite qui avait proclamé qu'il ne serait pas tranquille tant qu'il resterait un seul juif dans le journal»... Le film s'achève. Le vieil homme prend un violon pour grincer quelques mesures des «Pleurs d'Israël». Cette conclusion serait comiquement hagiographique, n'était la malice de Khaldei, son humanité, la fierté naïve de ses photos d'autrefois (celles pour lesquelles il n'avait qu'un appareil «à un seul coup»), et cette obstination discrète avec laquelle, désabusé mais fidèle, il salue la disparition de sa génération: «des gens biens», qui croyaient bâtir le socialisme...

Ange-Dominique BOUZET (<https://www.liberation.fr/auteur/3072-ange-dominique-bouzet>)